

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 20

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Divers cas d'empoisonnement ayant été constatés chez des personnes ayant mangé des poissons ou des viandes conservées dans des boîtes étamées, il est résulté de l'examen du fait que les conserves, surtout lorsqu'elles ne sont pas cuites, ne doivent pas être exposées à l'air. Il ne faut donc ouvrir les boîtes qu'au fur et à mesure des besoins. Il en est de même pour les sardines. Lorsqu'elles sont entamées, il faut avoir soin de verser dessus suffisamment d'huile pour les préserver du contact de l'air.

Le procédé le plus simple pour *nettoyer les objets en or* et leur rendre l'éclat, est de les faire tremper dans de l'eau de javelle pendant un bon quart d'heure, puis de les laver à l'eau pure et de les essuyer avec un linge fin.

CHEZ MON FUTUR

(Fin).

Emmeline était toujours absorbée. Elle répéta :

— Tu as le grenadier ?

— Je viens de te dire que oui, répondit Olivier qui, presque aussitôt ajouta : Tu es toute troublée, Emmeline. Je t'ai fait peur en annonçant le vicomte, ma mère, ma tante. C'est une mauvaise plaisanterie, je le confesse, et si j'avais su qu'elle te fit tant d'impression, je m'en serais abstenu.

Olivier était loin de soupçonner que sa sœur était encore agitée par les événements qui venaient d'avoir lieu, et bouleversée surtout par la lecture de la lettre de la baronne.

Cette lettre, Emmeline l'avait froissée, déchirée, roulée en boule et jetée loin d'elle avec colère, avec indignation, avec mépris.

La jeune fille la ramassa pour la montrer à son frère, afin qu'il ne fût plus question de mariage.

Puis une pensée aiguë lui traversa le cœur :

— Cette femme serait trop contente, se dit-elle.

Et elle mit la lettre dans sa poche.

— Partons, Olivier.

— Attends que je vole encore un cigare à ton futur.

— Oh ! mon futur !...

Et Emmeline secoua la tête d'un air négatif.

Mais Olivier ne vit pas ce geste, et, revenant gaiement près d'elle :

— Au moins, ne l'as-tu pas trop dévalisé ? reprit-il.

Je parie que tu as fouillé partout, que tu as cherché à surprendre ses secrets intimes. As-tu trouvé quelque chose ? Parle. Rien ? J'en étais certain. Le vicomte t'aime, et tu seras la plus heureuse des femmes. Où est donc Jean ? Il a veillé à ce que tu ne sois pas dérangée ?

— Oui, oui.

— Je le lui avais recommandé. Je vais l'appeler pour le remercier.

— C'est inutile, répliqua vivement Emmeline. Cinq heures ! Partons. Il faut être chez ma tante à cinq heures et demie précises.

Au moment de monter en voiture, Olivier s'extasia encore sur l'effet produit par le petit grenadier.

— Que dis-tu de cela ? s'écria-t-il. N'es-tu pas flattée de voyager sous un frais ombrage ? Tu ne dis rien, c'est tout simple, ajouta-t-il en expliquant à sa façon le silence d'Emmeline ; tu vas te marier, et c'est l'ombrage d'un myrthe qu'il te faudrait maintenant.

Pendant le trajet :

— Ainsi, continua-t-il, tu ne sais rien de nouveau ?

— Non.

— Moi, j'ai eu plus de chance. Et remarque bien la différence, Emmeline : tu as cherché du nouveau sans en trouver, tandis que moi, j'en ai trouvé sans en chercher.

— Explique-toi.

— Deux lettres de mon ami Boisricheux. Elles sont arrivées pendant que je faisais hisser le petit grenadier sur le fiacre. Une pour ma mère, une pour moi. Gendre candidat ! Apprentissage du député en espérance ! Circulaire aux électeurs !

— Oh ! que tu es bavard ! Et que dit Monsieur de Boisricheux ?

— Ecoute bien. Il me demande si tu consens à l'épouser tout de suite. Dans ce cas, il s'empresserait d'accourir. Dans le cas contraire...

— Eh bien ?

— Il profiterait de ce délai pour un très important voyage d'affaires.

— Aux eaux de Pymont ?

— A l'étranger.

— C'est cela... Aux eaux de Pymont ?

— Enfin, tu réfléchiras. Tu causeras avec ma mère et ma tante. Quant à moi, si j'ai un conseil à te donner...

— Je suis toute décidée, interrompit Emmeline. Le vicomte peut venir. Je suis prête à l'épouser.

Trois semaines après, le mariage fut célébré à Saint-Germain-des-Prés.

Une lettre d'invitation avait été adressée au baron et à la baronne Enger. Ses projets de voyage fournissaient à la belle Christine un excellent prétexte pour ne pas assister au triomphe de sa jeune rivale. Cependant elle y vint, magnifiquement parée, orgueilleuse, passionnée, menaçante.

Durant la messe, plusieurs fois elle foudroya Emmeline de regards agressifs, où la colère ne se contenait plus.

Dans la sacristie, au moment où les invités se pressaient autour des nouveaux époux, pour les féliciter, elle s'approcha d'Emmeline.

— Je me vengerai, lui dit-elle à voix basse. Vous avez cru peut-être la lutte finie, mais elle recommence.

Mais Emmeline s'empara de la main de la baronne comme pour la serrer affectueusement, et y glissa un papier tout froissé.

C'est une lettre oubliée par vous chez le vicomte, lui dit-elle. Vous savez bien !... Cette lettre par laquelle vous lui donniez un rendez-vous aux eaux de Pymont. Brûlez-là vous-même. Elle pourrait vous compromettre.

Et elle lui tourna le dos.

Depuis ce jour, elle n'a jamais revu la belle Christine, qui est définitivement fixée à Stockholm, auprès de son mari.

Hippolyte AUDEVAL.

Boutades.

Un peintre lausannois, qui adore nos campagnes, s'entretenait l'autre jour avec un paysan des environs de Chexbres, qu'il n'avait pas revu depuis deux ans : « Eh bien, vous vivez heureux dans cette jolie propriété, ça va comme vous voulez, quoi ?... »

— Mais, voilà, on ne peut pas seulement tant se plaindre, j'ai un bon bidet, deux vaches, des cochons, des poules...

— Et vos enfants, ils se portent bien, ils sont gentils ?...

— Assez gentils, monsieur le peintre, mais ce n'est pas ce qui rapporte le plus.

On raconte, à l'occasion d'une représentation de la *Dame blanche*, cette jolie anecdote sur l'enfance de Boieldieu, l'auteur de ce charmant opéra : Il avait un frère moins âgé que lui de 18 mois, et les deux petits couchaient dans le même lit. En se glissant entre les draps, leur premier soin était de faire en commun la prière du soir. De sa nature un peu paresseux, le cadet avait trouvé un moyen ingénieux de diviser à son profit ce dernier devoir de la journée. Au moment de prier, il disait à son frère : « Récite, pendant ce temps, je joindrai les mains. »

Il y a quelques années, un jeune homme, désirant entrer dans la cavalerie, s'adressa à son voisin, qui était maréchal-des-logis : « Eh bien, lui dit ce dernier, arrange-toi pour venir avec moi à Lausanne samedi, et nous irons ensemble trouver le capitaine. » Il faisait froid ; c'était en février, et le futur dragon portait de grosses mitaines tricotées par sa grand-mère. Après avoir entretenu quelques instants le capitaine sur le but de leur visite, celui-ci les conduisit au café Morand, où il leur offrit le café. Voyant le jeune paysan se sucrer et prendre la tasse avec ses mitaines, le maréchal-des-logis, désespéré d'une pareille simplicité, se penche vers son protégé et lui glisse à l'oreille : « Ote donc tes mitaines, tâdié !... »

— Je ne peux pas, j'ai oublié de me laver les mains.

Dans une assemblée de la jeunesse de T***, un membre demande qu'avant de prendre une décision relative à la prochaine fête, on fasse connaître le nombre des absents.

Le président. C'est bien facile à savoir : « Les absents, levez la main ! » s'écrie-t-il au milieu des éclats de rire des assistants.

Un gai compagnon, lancé par le petit blanc, se trouvait un dimanche à Montreux, où il monta avec un ami dans une voiture de carrousel. Quand la machine fut arrêtée, il saute à terre, complètement étourdi. Bientôt il sort dix centimes de sa poche et dit au propriétaire du carrousel : « Tenez, voilà encore deux sous. » — Pourquoi ? — Parce que je tourne toujours.

Copie textuelle d'une carte correspondance adressée à un charcutier de notre ville :

« Ces deux lignes pour vous dire que j'ai acheter un porc pour vous dans les 300 livrés, environ, un bon porc honnête pour le prix. Si ça vous va pas je le garderai. »

Un père désolé écrivait à un parent : « Mon enfant a trouvé la mort en tombant du clocher de l'église. Qui connaît la hauteur du clocher, peut mesurer la profondeur de ma douleur ! »

Un Anglais et ses deux filles font le voyage de Marseille à Gênes, au pied de la Corniche, qui est un des enchantements de ce monde.

Tout en se laissant enchanter, leur amour-propre national n'est pas satisfait.

Un matin cependant, en se levant, ils constatent sur la Méditerranée une légère brume, assez rare dans le pays, mais qui se présente quelquefois dans cette saison.

Tous les trois la contemplant, tandis qu'elle se dissipe aux rayons du soleil. Et aussitôt tous les trois, saisissant chacun son livret de voyage, écrivent avec bonheur cette note dédaigneuse :

— Brouillard pas si beau qu'à Londres !

OPÉRA. — Notre troupe lyrique, dont les débuts ont été difficiles, s'est peu à peu modifiée, et fait maintenant grand plaisir. Les dernières représentations ont été pour elle de vrais succès, notamment celles de *Mignon*, et de *François-les-Bas-bleus*, où M^{lle} Van Dælen, qui devient décidément l'enfant gâté de notre public, s'est surpassée, autant par sa jolie voix que par les grâces de son jeu et l'attrait sympathique de sa personne. M^{me} Géraizer continue à faire justement apprécier un talent réel, une excellente méthode. Nous en pouvons dire autant de M. Conte, 1^{re} basse. M. Cot apporte toujours sur la scène beaucoup de vie et d'entrain, et après lui d'autres emplois plus secondaires sont très convenablement tenus. Cet ensemble vient d'être rehaussé encore par l'arrivée de M. Barbe, 1^{er} ténor léger du Grand-Théâtre de Marseille, qui, dès la première soirée, a conquis les faveurs de tous. Une seule pensée se traduisait sur les visages : « Enfin, nous avons un ténor ! » Et notez, Mesdames, qu'outre sa voix jeune, facile, étendue, admirable dans les passages où le sentiment domine, M. Barbe est des mieux sur la scène. Il est rare de réunir à un si beau talent, un physique aussi agréable et autant de distinction. — Hier soir la représentation de *Faust* a été superbe.

Demain 18 mai, dernière représentation de **François-les-Bas-bleus** (rideau à 8 huit heures), et mardi 20, première représentation des **Contes d'Hoffmann**, opéra fantastique en 3 actes, musique d'Offenbach.

La livraison de mai, de la *Bibliothèque universelle*, vient de paraître et contient les articles suivants :

La Tasse et ses critiques récents, par M. Marc-Monnier. — *Le père Félix*, nouvelle, par M. T. Combe (dernière partie.) — *Qu'est-ce que la philosophie*, par M. Ernest Naville (deuxième partie). — *Mad. de Warens et son mari*. — *Un document inédit*, par MM. Albert de Montel et Eugène Ritter. — *Une excursion en Espagne*, par M. E. Rios. — *Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, hollandaise, suisse, scientifique et politique*. — *Bulletin littéraire et bibliographique*.

Bureau chez Georges Bridel, à Lausanne (Suisse.)

AVIS. — Nous rappelons que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un timbre-poste de 20 centimes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.